

IV

Le chapitre précédent contient, à la page 90, trois lignes qui ont fait couler beaucoup d'encre :

« Et les officiers français du *Bruix* étaient là, qui ont vu des soldats serbes et grecs crever les yeux à des prisonniers tures... »

Ces trois lignes, je les avais trouvées telles quelles dans un grand journal parisien, où, deux mois auparavant, elles paraissaient sans donner lieu à aucune objection de la part de personne, et je les avais admises en toute confiance, parce qu'elles venaient d'un officier dont la parole pour moi ne fait pas

doute ; elles étaient du reste les *seules* que je n'avais pas cru nécessaire de vérifier.

Mais, dès qu'elles reparurent signées de mon nom, le commandant du *Bruix*, interrogé *diplomatiquement* par le gouverneur de Salonique, prince Nicolas de Grèce, crut devoir lui adresser la réponse suivante, qui fut insérée à grand fracas dans d'innombrables journaux :

Salonique, 4 février.

« Altesse,

» En réponse à la communication verbale que le commandant Vachopoulo, chef de votre état-major, m'a présentée aujourd'hui de votre part, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Altesse Royale le résultat de mes recherches. J'ai réuni tous les officiers de l'état-major du *Bruix* et leur ai lu l'affirmation qui nous est prêtée dans le livre intitulé la *Turquie agonisante*, de notre concitoyen le capitaine de vaisseau en retraite Julien Viaud (Pierre Loti), que les officiers français du *Bruix* étaient là qui ont

vu des soldats serbes et grecs crever les yeux à des prisonniers turcs. Tous ont été unanimes à déclarer que cette affirmation est purement gratuite et que rien ni dans leurs paroles, ni dans leurs écrits, n'autorise l'auteur à les prendre à témoin de faits de cette nature qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de constater.

» Je rends compte au ministre de la Marine de la façon dont nous avons été mis en cause à notre insu et lui demande de vouloir bien faire prier l'auteur de la *Turquie agonisante* de supprimer cette affirmation, contraire à la vérité.

» Je prie Votre Altesse Royale de vouloir agréer l'hommage de mes sentiments les plus respectueux. — DELAGE. »

La forme brutale de ce démenti donné à un camarade serait plus compréhensible si le commandant du *Bruix* n'avait rien trouvé à redire dans la conduite des alliés envers les vaincus, — et tel n'était pas le cas, ainsi qu'on en va juger.

Aussitôt, joie et explosion d'injures contre

moi dans certaine presse : « Voyez, voyez ce que vaut sa documentation ! » Et de pauvres petits journaux levantins, exultant de ce qu'il se trouvait enfin un officier français *ayant l'air* de démentir les atrocités des libérateurs, vomirent sur mon nom les pires immondices.

Alors le lieutenant de vaisseau, de qui je tenais l'affirmation incriminée, vint loyalement et courageusement dégager ma responsabilité en publiant la belle lettre suivante :

« M. Pierre Loti, répondant au démenti infligé par le commandant du *Bruix* à propos des atrocités commises à Salonique par les troupes orthodoxes, déclare, en des termes dont je suis très touché, que cette information lui est venue d'un officier français, dont la parole pour lui ne fait pas de doute. Je suis cet officier, — moi, Claude Farrère, — c'est moi qui ai fourni l'information et je m'empresse d'apporter mon témoignage. C'est moi qui, bien avant M. Pierre

Loti, ai publié à diverses reprises le fait, en indiquant d'ailleurs les références que j'en avais, le tout sans qu'un seul démenti m'ait été, jusqu'à ce jour, opposé.

» Voici, d'ailleurs, exactement, un passage que j'ai relevé dans la lettre, — lettre non *diplomatique* celle-ci, mais tout intime, — qu'un officier de notre marine, embarqué sur un croiseur du Levant (autré que le *Bruix*), adressait à sa femme en date du 6 décembre 1912. Cette lettre n'est plus entre mes mains, mais j'ai eu la précaution de la faire lire à vingt témoins qu'on ne récusera pas : MM. Letellier, directeur du *Journal* ; Lepage, secrétaire général du *Journal* ; A. Meyer, directeur du *Gaulois* ; P. de Cassagnac, directeur de l'*Autorité* ; et beaucoup d'autres...

» Le passage en question était ainsi conçu :

« *Les télégrammes du commandant du Bruix sont ceux d'un homme qui voit les choses comme elles sont. Il ne mâche pas les mots et ce qu'il raconte est épouvantable. On pille, on brûle, on tue, partout.*

» *Les réguliers grecs et bulgares, eux, crèvent les yeux à leurs prisonniers, affirme-t-on ici, à 4.000 prisonniers, paraît-il!* »

» Je ne puis nommer l'officier qui a signé ces phrases. Mais je garantis son honneur sur le mien. Plusieurs témoins dont j'ai fourni les noms le connaissent d'ailleurs, et savent le crédit qu'on peut donner à une affirmation de sa bouche.

» Cette lettre ne dit pas, je le reconnais, que c'est le commandant du *Bruix* qui a vu crever des yeux, ainsi que votre rédacteur, — en toute bonne foi, j'en suis convaincu, — a commis l'erreur de l'imprimer formellement sous ma signature, dans l'article que M. Pierre Loti n'a fait que reproduire. Et le démenti *diplomatique*, qui nous est infligé avec tant d'éclat, se spécialise prudemment sur cette question de détail : les yeux crevés. Les atrocités signalées par le commandant du *Bruix* étaient autres que celles-là, voilà tout. « *On pille, on brûle, on tue!*... » Pillage, incendie, massacre, n'est-ce pas déjà bien ? Et c'est une phrase au moins que personne ne pourrait loyalement démentir.

» Pour ce qui est des yeux crevés, si l'on tient particulièrement à ce genre d'horreur, des témoins qui ne se récuseront pas sont légion en Orient, ainsi que pour les nez coupés, les

lèvres et les oreilles coupées. Les massacres et les atrocités balkaniques ne sont plus discutables, de bonne foi ; les journaux étrangers en sont remplis et, seule, la presse française a accepté le mot d'ordre du silence. Le but de cette lettre n'est donc pas de les affirmer, ce serait superflu, mais seulement d'établir que le *Bruix* n'a pas manqué non plus d'en avoir connaissance.

» Quant à M. Pierre Loti, que dire des obstinés qui, après mon témoignage, continueraient à l'injurier pour l'incident du *Bruix*, et à nier que son livre soit un livre loyal dont chaque affirmation repose sur un document précis ou sur la parole d'un homme d'honneur ?

Eh bien, parmi tant de journaux qui avaient publié le *démenti* avec tant d'éclat, il ne s'en est pas trouvé un seul pour insérer l'explication, le *démenti moral du démenti !...*

V

28 décembre 1912.

Et quand même les Turcs auraient commis, pendant cette guerre, tous les méfaits que, malgré mille témoignages autorisés, on leur prête si obstinément, serait-ce à nous de les accabler avec tant de haine ? Avons-nous oublié que la France est du nombre des nations qui, au début des hostilités, leur avaient solennellement garanti l'intégrité de leur territoire, et qui, en arrêtant ainsi par de fausses promesses leurs préparatifs militaires, ont trop contribué à

leur désastre¹? Comment ne pas s'indigner de ce déchaînement d'injures dans la presse française, qui leur fut jadis favorable et les eût encensés en cas de réussite? Tout au plus était-ce à attendre de certains journaux ultra-sectaires qui pour un peu exalteraient encore la Saint-Barthélemy ou les Dragonnades, et qui, par une misérable déformation de l'enseignement du Christ, admettent que l'on aille imposer la croix à coups de mitraille. — Ce qu'il y a d'incohérent du reste, et d'absurde, c'est qu'en Turquie ces mêmes catholiques romains n'ont pas de pires ennemis que les orthodoxes et s'entendent cent fois mieux avec les Turcs. Ils

1. On sait que, sur la foi de ces fallacieuses promesses, la Turquie avait consenti, peu avant la déclaration de la guerre, à congédier toute une classe de ses soldats; ainsi surprise, elle se vit obligée d'envoyer au feu, pour les premiers jours si décisifs, de jeunes recrues que l'on n'avait pas eu le temps d'exercer, et des chrétiens, bulgares ou grecs, incorporés depuis la Constitution, qui, bien entendu, se battirent mal contre leurs frères.

doivent bien rire, les popes de l'exarchat bulgare, rire dans leur barbe mal tenue, en voyant nos cléricaux chanter leur victoire! Mais ils ont la haine acharnée des papistes, ces gens-là, comment ne le sait-on pas en France? Il suffit d'ailleurs de relire un peu l'histoire contemporaine pour en trouver partout les preuves matérielles. En Terre Sainte, n'est-ce pas la police turque qui protège le clergé français contre les attaques à main armée des moines et du clergé orthodoxes? A-t-on oublié que, même de nos jours, en 1873, trois cents moines grecs armés en brigands vinrent envahir la sainte grotte de Bethléem, blesser les Franciscains qui y priaient, saccager et piller le sanctuaire, arracher jusqu'aux plaques de marbre qui couvraient la crèche? En 1899, dans cette même église, un fanatique grec tua le sacristain et tira à coups de revolver

contre les religieux français qui passaient en procession. En 1904, au seuil du Saint-Sépulcre, des moines grecs attaquèrent avec préméditation les religieux franciscains et eurent le temps d'en blesser grièvement une quinzaine avant que la police turque fût venue à leur secours. Hier, en 1907, les Grecs de Constantinople n'ont-ils pas mené une abominable campagne contre nos Lazaristes qui dirigent à Galata le grand collège de Saint-Benoist... Et de tels exemples fourmillent, on en citerait à ne plus finir. Qu'on le sache bien, du jour où l'intolérante croix bulgare aura remplacé le croissant, tous nos religieux et nos religieuses n'auront plus qu'à fermer les milliers d'établissements d'éducation qu'ils dirigent si librement là-bas.

Enfin, malgré tout, que certains outranciers du catholicisme se soient laissé prendre à ce mot de « croisade », lancé avec tant

d'audacieuse adresse par Ferdinand de Cobourg, je le comprends encore ; mais les autres, qui sont insensibles à toute idée culturelle et n'ont même pas l'excuse d'être aveuglés par le fanatisme, pourquoi insultent-ils, ceux-là aussi ? Est-ce que la détresse des vaincus, est-ce que les cent mille cadavres qui jonchent encore la terre ne commandent pas au moins un peu de respect ? Si les Turcs ont été coupables, ce n'est pas contre nous ; ne serait-il pas plus décent de faire au moins silence devant leur agonie ? Comment ose-t-on, en présence du charnier d'Hademkeui, aller jusqu'à la raillerie, jusqu'à la basse et immonde caricature ! De piètres barbouilleurs composent des images où l'on voit le Khalife et même le Prophète en de bouffonnes attitudes. Des écrivassiers (qui n'ont jamais mis le pied en Turquie, bien entendu) profitent de la

lugubre actualité, pour expectorer des romans (de « *grands romans historiques* », s'il vous plait) qui s'appellent les « *Tigres du Bosphore* », ou les « *Monstres de Stamboul* ». Dernièrement un petit télégraphiste parisien, au service de la Bulgarie, ayant intercepté les ondes hertziennes, qui allaient de Stamboul vers la malheureuse et héroïque Andrinople demander des nouvelles, répondit à la question par le mot de Cambronne, et il se trouva un reporter de grand journal pour déclarer cela « très énergique et très français » ! — A quel degré de basse mufferie sommes-nous donc tombés...

Ils ne se figurent pas, ces insulteurs de vaincus, l'étonnement douloureux, la haute déception sur l'âme française qu'ils sèment en pays d'Islam. A ce sujet, deux lettres, parmi tant d'autres, m'ont paru caractéristiques, et j'en citerai des passages.

D'abord celle-ci, qui est signée : « Un groupe de jeunes filles musulmanes. »

« Comme nous sommes heureuses de voir qu'il y a dans cette Europe si réaliste et si perfide un cœur qui a pitié de nous !

» Après la crise terrible que nous venons de traverser, l'Orient se fermera encore plus à cette fameuse civilisation que l'on veut lui inoculer et que, jusqu'à ce moment, il désirait sans trop la connaître. Plus que jamais le Turc se replongera dans le passé, dans ce passé si doux et si beau où le rêve — mot qui n'a plus de signification chez vous — était toute sa vie...

» La plupart des grands diplomates prétendent que cette guerre ouvre une ère nouvelle. Oui, ceci est très vrai, l'année qui s'écoule a emporté toutes nos illusions sur les nations européennes et surtout sur la France qui nous était la plus chère. Rien ne reste de ce sentiment d'admiration que, dans notre puérilité, nous avions pour vos grands mots, vos grandes actions et vos grands principes. Vos mots sont vides, vos actes intéressés, et vos principes stériles, il suffit d'un coup de vent que souffle l'intérêt pour briser tout cela.

» Le mot « européen » signifiait jadis pour

nous « supérieur ». Mais nous la jugeons actuellement, la supériorité de l'Europe : elle s'affirme à coups de canon et par des injustices. Vous qui nous connaissez si bien, dites-nous, est-ce que nous méritions un tel châtement ? »

La seconde lettre émane du grand chef des derviches, tourneurs et autres. — Je souris en songeant que, pour le public français documenté si à rebours sur les choses turques, un chef de derviches doit représenter une espèce de sorcier aux trois quarts sauvage, avec naturellement un croissant énorme planté au-dessus de la tête. Et c'est au contraire, sous un simple bonnet de feutre, un religieux calme et doux, d'une distinction exquise et d'une haute culture littéraire qui parle très purement notre langue, ainsi qu'on en pourra juger par ce textuel passage :

« La France s'était faite jusqu'ici la protectrice des vaincus ; c'était là pour nous, peuple de l'Orient, son plus beau titre de gloire ; en elle

brillait cet idéal qui nous attirait tous ; voilà pourquoi nous étions si avides de nous initier à sa langue, à sa littérature, à sa civilisation. Aujourd'hui elle abandonne ses traditions généreuses. Les journaux semblent prendre à tâche de tourner l'opinion publique contre nous, et c'est à peine si quelques âmes plus directement averties s'indignent de tant d'injustice, etc.

» *Signé* : DERVICHE HADJI SELAHEDDIN. »

En effet, on nous aimait encore en Turquie, par une tradition ancestrale remontant à beaucoup d'années et toujours très solide. Le dicton, — qui n'est plus vrai aujourd'hui, hélas ! — le vieux dicton : « La Méditerranée est un lac français » se justifiait encore dans cette seule partie du Levant. Malgré l'infiltration allemande, militaire et commerciale, ce qui venait de France, coutumes, langages, beaux-arts, avait gardé là-bas une sorte de charme supérieur qui ne se comparait à aucun autre. Le tort d'avoir commandé en Allemagne les nouvelles

machines à tuer, nous ne saurions le reprocher qu'au gouvernement, et la nation n'en est pas responsable; dans tous les cas, cela ne constituerait qu'un épisode, en désaccord avec quatre siècles de fidélité. Oui, jusqu'à la déception morale, si profonde, que nous venons de leur causer en les insultant, les Turcs nous aimaient, et nous voyaient toujours sur notre piédestal d'autrefois; pour eux nous représentions encore la pensée noble et chaleureuse, l'essor vers l'idéal, la générosité, l'élégance. Et puis ils se figuraient que nous les aimions aussi, et c'est du côté de la France qu'ils s'étaient habitués à tourner leurs regards, aux heures néfastes, pour y trouver sinon du secours matériel, au moins de la sympathie et du réconfort. L'ironie, les injures ont glacé tout cela, portant un préjudice sans remède à notre influence séculaire en Orient.

Cependant qu'ils sachent bien, les pauvres vaincus, qu'il leur reste l'estime et l'affection des Français qui ont habité parmi eux, — et ceux-là seuls valent qu'on les écoute. Je reçois tant et tant de lettres qui viennent spontanément l'affirmer, cette estime, lettres de diplomates, de religieux, de négociants dont la vie s'est écoulée en Turquie; tous m'écrivent : défendez, continuez de défendre ce peuple foncièrement loyal, tolérant et bon.

J'ai bien dit : tolérant, car le peuple turc n'a cessé de l'être depuis son entrée en Europe; il pourrait sur ce point être cité en exemple à celui de France, qui persécutait si cruellement jadis au nom du catholicisme et qui aujourd'hui, au nom de la liberté, persécute jusqu'aux humbles petites Sœurs amies des malades et des pauvres. Non seulement, au début des temps mo-

dernes, les Turcs ont recueilli tous les malheureux juifs chassés d'Espagne; mais, dès leur arrivée d'Asie, n'ont-ils pas laissé la liberté religieuse à tous les vaincus? Lorsqu'ils ont massacré, dans la suite, lorsqu'ils ont terni leur histoire de ces taches lamentables, ce n'est pas à cause de la croix; c'est par des sursauts d'une haine, trop justifiée hélas! contre ceux qui dans leur pays se réclament du Christ. La croix, mais les musulmans de Stamboul l'avaient arborée, cousue sur leur poitrine, aux premiers jours de la Constitution, pour mieux fraterniser avec leurs sujets chrétiens! Sous leur joug, les peuples de la Macédoine, hier encore, avaient leurs églises, leurs écoles, parlaient leur langue *sans qu'on leur imposât même d'apprendre celle de la Turquie*. L'empereur allemand n'en use pas ainsi avec les Alsaciens et les Polonais! Et tout cela sans doute

eût pu durer sans oppression ni froissement, si les races soumises, — dont le désir d'affranchissement est du reste trop légitime et trop noble pour être discuté, — s'étaient montrées moins fanatiques et moins brutales. Mais les Macédoniens avaient leurs brigands et leurs bombes, les Bulgares avaient leurs « comitadjis » dont les atrocités ne se comptent plus. Quant aux paysans monténégrins, on ne connaît pas assez leur touchante coutume de couper le nez à leurs voisins musulmans, quand ils peuvent en attraper quelques-uns au cours de leurs continuelles escarmouches, et j'ai vu de mes yeux, près de cette turbulente frontière, quantité de pauvres Turcs dont le visage était ainsi chrétiennement mutilé...

Eh! oui, j'essaie bien de défendre l'Islam, comme on m'en prie de tant de côtés. Mais ma voix est couverte par les mille cla-

meurs de tous ceux qui ne savent pas et qu'abusent les calomnies salariées, les absurdes légendes. C'est surtout par ignorance qu'ils insultent, par stupéfiante ignorance des choses de là-bas. Et puis ils confondent la nation avec son gouvernement, — qui n'est pas défendable, non plus que son administration et son intendance. Et ils vont même jusqu'à confondre les vrais Turcs avec ce ramassis d'aigrefins de toutes les races balkaniques ou levantines, qui se coiffent d'un fez pour venir vivre chez eux en parasites rongeurs, rongeurs jusqu'à l'os, et dont les déprédations ou l'usure, ruinant des villages entiers, excuseraient presque les pires vengeances des rudes et probes laboureurs d'Anatolie, à la fin révoltés...

Il est étrange aussi de voir qu'un côté pratique de la question d'Orient échappe à la masse de nos compatriotes, en ce moment

prosternés devant les vainqueurs. Mais nous avons en Turquie deux milliards et demi de capitaux qui fructifient depuis des années, — fructifient plutôt trop, oserais-je dire; — que deviendra cet argent de notre épargne, aux mains des envahisseurs?

Et puis surtout nous avons nos écoles, laïques ou confessionnelles, qui comportent en moyenne cent dix mille élèves parlant correctement notre langue. Quand la péninsule balkanique deviendra bulgare ou grecque, ce sera fermé, tout cela, fini; en même temps disparaîtra l'enseignement du français dans toutes ces écoles musulmanes secondaires où il est obligatoire. Hélas! il y aura donc bientôt sur terre encore un pays de plus où s'éteindra peu à peu le cher langage de notre patrie!

VI

LES PALADINS

6 janvier 1913.

Une image de journal me tombe sous les yeux ; elle représente les quatre rois alliés, à cheval, « prêts à reprendre les hostilités ». Les voilà donc, ces quatre paladins, qui, derrière leurs armées, dans des ornières de boue sanglante et des ruisseaux rouges, s'avancent au nom du Christ !

En tête, il y a Ferdinand de Bulgarie, celui qui sut le plus bruyamment jouer de la

croix, qui en joua comme d'une grosse caisse pour entraîner à sa suite le troupeau des sectaires ou des naïfs. Son profil de vautour est connu, et aussi l'éclair féroce de ses tout petits yeux de tapir, percés comme à la vrille sous les plis des peaux retombantes. On sait le passé de ce Cobourg, si plein de morgue dans la vie privée en même temps que si cruel, qui fit enfermer cinq ans, — cherchez pourquoi !... — sa belle-sœur, la malheureuse princesse Louise de Cobourg, et rendit martyr sa première femme, la princesse Maria-Luisa de Parme, dont le fantôme plaintif nous en apprendrait long, s'il était possible de l'évoquer ; hautain et cruel dans la vie privée, oui, mais peureux au début, sur son petit trône de fortune, s'en remettant à Stambouloff du soin de faire exécuter les gêneurs, passant même la frontière par prudence les jours

d'exécution, jusqu'au moment où Stambouloff, devenu gêneur à son tour, fut assassiné à souhait par une main trop mystérieuse.

Derrière lui se dessine la figure aiguë et mauvaise de Pierre Karageorgévitch, qui monta sur le trône par l'horrible assassinat du roi Alexandre et de sa femme; on sait en outre qu'il est père d'un précoce criminel, qui, tout enfant, exerça contre un domestique son instinct du meurtre.

Ensuite, vient le roitelet de Monténégro, qui, très pratique celui-là, eut l'ingénieuse idée d'organiser, au moment de la déclaration de guerre, un syndicat de baissiers à la Bourse, présidé par son fils, avec liquidation, il va sans dire, la veille même des premières hostilités. — Tel est ce pur trio des chevaliers de Jésus!

Et enfin, à peine visible au lointain de

l'image, paraît le roi de Grèce, qui semble étonné et honteux de chevaucher en leur compagnie.

Le jour tout de même commence à se faire peu à peu sur cette croisade, à laquelle la croix n'a rien à voir, et sur les procédés des vainqueurs envers les vaincus. Malgré les dithyrambes de la presse salariée, malgré la censure rigoureuse coupant des passages entiers dans les rapports des correspondants de guerre, la vérité éclatera bientôt. Il se confirme que les atrocités et les tueries des alliés dépassent encore de beaucoup ce que j'indiquais dernièrement; à Salonique en particulier, où il y eut trois jours de viols et de massacres, les témoins irréfutables sont légion. Les raffinements du genre ne manquèrent pas non plus; et il est avéré que des prisonniers turcs, soldats ou officiers, furent renvoyés *vivants*, —

mais sans nez, sans lèvres, sans paupières, le tout coupé avec des cisailles!...

Et je ne résiste pas à citer *in extenso*, malgré son exaltation, cette lettre d'un diplomate français, hautement respectable et digne de foi, qui est très documenté, ayant habité dix ans la Macédoine.

« Constantinople, le 25 décembre 1912.

» A Monsieur Pierre Loti.

» Les Turcs massacrent! Aujourd'hui, crions plutôt : les Turcs sont massacrés! Oui, ils sont massacrés ; leurs blessés sont horriblement mutilés ; leurs femmes sont violées, leurs quartiers sont incendiés et pillés. Par qui? par des bandes de ces soldats sauvages qui ont exercé depuis dix ans leur métier de massacreurs en Macédoine. Et ces horreurs, au nom de quel principe élevé sont-elles commises? au nom de la civilisation, de la justice et de la liberté. Et l'Europe tout entière, dont la bouche est farcie

de ces grands mots, applaudit joyeusement ceux qui commettent tant d'abominations. Oh! dérision! Quelle honte!

» C'est au nom de la croix, s'écrie le roi Ferdinand. Mais de quelle croix parle-t-il? Ce n'est certes pas de la croix catholique dont il a fait abjurer à son fils la religion. Il ne peut pas non plus parler de la croix orthodoxe dont son peuple est séparé; ce ne peut être qu'au nom de la croix bulgare exarchiste, au nom de cette croix qui a mis à feu et à sang toutes les villes et tous les villages habités par les autres races chrétiennes de la Turquie d'Europe, au nom de cette croix qui, demain, si le Turc est chassé en Asie, massacrera, pillera, tyrannisera les populations grecques, comme elle l'a fait en 1907.

» On parle volontiers des massacres des Turcs ordonnés par un seul homme, par Abdul-Hamid, mais on passe sous silence les massacres plus récents encore, organisés et exécutés en Macédoine et en Bulgarie même par l'élite de la population bulgare.

» Pour calomnier, le Bulgare trouve des appuis partout. Le Turc, par sa résignation et parce qu'il ne sait pas ou plutôt ne daigne pas se

défendre, supporte en silence toutes ces ignominies.

» Vous faites appel à la pitié, vous demandez grâce pour les vaincus. Mais y a-t-il des sentiments de pitié en Europe? Y a-t-il encore de la noblesse, de la générosité? Quand on voit des gens qui du fond de leur bureau ne savent plus manier leur plume que pour insulter des vaincus, on a le droit de penser que c'est le règne de la lâcheté qui désormais domine notre Société. Où est la noble épée de France qui toujours sut se dresser pour protéger le faible? Est-ce en vain que nos soldats ont versé leur sang en Crimée? Leurs cendres, qui reposent au cimetière latin de Péra où, tous les ans, les Turcs se font un devoir de venir rendre hommage à nos braves, crient à leurs camarades de France : « Levez-vous! venez défendre nos restes que des barbares viendront fouler aux pieds sans respect. Venez protéger la cornette de nos sœurs, l'habit de nos religieux, l'œuvre de nos instituteurs, les usines de nos ingénieurs, les maisons de nos commerçants et de nos fonctionnaires. Venez protéger les catholiques que le nationalisme et le fanatisme des Bulgares menacent d'étouffer dans cette terre

qui fut hospitalière aux Français depuis que le grand Sultan règne, sur cette terre où il est permis à des centaines de milliers d'hommes de chanter : « *Domine salvam fac Galliarum Gentem.* » (Protégez, Seigneur, la nation des Gaules.) Venez, accourez à l'appel de tant de Français! Que ne pouvons-nous ressusciter pour verser une deuxième fois notre sang pour la France d'Orient, qui est en partie notre œuvre! Que du moins le souvenir de nos cendres vous inspire! Et, s'il ne vous est pas permis de tirer votre épée pour défendre une noble cause et les intérêts de la France d'Orient, au nom de l'honneur, ne permettez pas qu'on insulte des vaincus! Des vaincus qui furent nos amis depuis cinq siècles! »

» Ces vaincus ont héroïquement succombé. Ils avaient non seulement les armées de quatre États à combattre, mais des ennemis plus terribles encore : la faim, le manque de munitions, le désordre dans tous les rouages de l'armée. Aucun soldat au monde, aucun, entendez-vous, n'aurait été capable de supporter tant d'affreuses misères. Les pillages, les massacres auxquels d'autres soldats n'auraient pas manqué de se livrer, dans des cir-